

L'éphémère jeunesse

Elle a

Elle a de longs cheveux soyeux sous la caresse,
Légers, tendres, superbes où disparaissent les doigts,
Des yeux limpides et clairs où l'on se perd parfois :
Deux merveilleux ilots d'une infinie tendresse.

Sous ses lèvres charnues, se cache un franc sourire :
On y lit la bonté, la fraîcheur d'une rose,
On est émerveillé lorsqu'il lui prend de rire
Pour de douces plaisanteries, souvent d'infimes choses.

Elle a les joues si douces qu'on l'embrasse souvent :
Sa magnifique peau sans l'ombre d'une ride
A l'éclat si charmant, si joli, si troublant
Qu'on se presse sur elle la bouche plus qu'avide.

Son corps, silhouette fine, a de bien beaux appas
Qui font se retourner sur elle les garçons
De désir, certes, mais un peu gênés parfois
Pour cette jolie fille d'user de ces façons.

A ceux qui la regardent, toujours elle pardonne
De se montrer parfois un peu trop insistant,
D'ailleurs, qu'elle l'avoue, il n'est pas déplaisant
D'être même sifflée dans la rue par les hommes.

Patiente et réfléchie, elle attend le garçon
Qui, doux et bienveillant, se trouvera à son goût
Puis quand, l'ayant choisi, qu'elle l'aimera beaucoup,
Ils iront faire la noce, heureux de leur union.

Une étudiante

Un mignon visage d'ange, blonde, le corps fuselé :
Un bien joli sourire ; elle riait pour si peu ;
C'était une étudiante que j'avais rencontrée
A l'Université où nous allions tous deux.

Elle était belle et tendre, ses yeux bleus comme mer
Me fixaient tendrement ; que j'aimais sa douceur !
Sous le charme j'étais, elle avait su me plaire :
Je ne songeais qu'à elle qui avait pris mon cœur.

L'un à côté de l'autre, nous étions chaque jour
Ecoutant distraitement dans les amphis bondés
Les profs qui parlaient, nous rabâchant leurs cours ;
Nous nous sentions ailleurs en pays de liberté.

Un jour, elle m'invita dans son appartement ;
Après la fin du film, on alla se coucher,
Je me sentis voler, bientôt au firmament,
Le temps était venu enfin de nous aimer.

J'embrassai son visage et rencontrai sa bouche :
Nous nous sentîmes unis par un même baiser.
Du désir plein la tête, je n'étais pas farouche
Et je vécus alors mille et une voluptés.

Ô jeunesse

Eclatante au soleil dedans sa peau superbe,
Elle rend triste les vieux qui ne sont plus qu'une herbe ;
Ici, voici la rose dans ses parfaits pétales
Qui partout au jardin tranquillement s'étale,
Sa magie, sa splendeur que las nul n'égale.

Ô jeunesse insouciante dans les boites de nuit,
Tu te ris de la mort et pourtant elle te suit :
La somptueuse ombre grande et depuis ta naissance
Mais tu ne la vois pas car tu es sans méfiance
Mais tu ne la vois pas car tu es nonchalance.

Sur les pas des jeunes filles tu te laisses porter,
Hélas le temps est court, les nuits sont limitées
Et demain un bambin dans son petit berceau
Hurlera dans ta vie : humble petit cadeau,
Hurlera dans ta vie et te tiendra bien chaud.

Les aiguilles des pendules sont toujours sans pitié :
Jadis tu étais verte, demain déjà pliée,
Tu te rapprocheras de l'horrible faucheuse
Que tu ne voyais pas : ta vie était heureuse,
Que tu ne voyais pas mais elle est là la gueuse.

Ô jeunesse insouciante, profite des beaux jours
Avant qu'un cœur trop sec les bouscule pour toujours.
Sois folle et sans limites, fais la nuit en soleil
Avant qu'après demain tu sois dans le sommeil,
Avant qu'après demain un peu trop cher tu payes.

Adolescente

Belle blonde aux yeux doux, rêveurs,
Visage charmant de la fleur,
Jeune fille de tendre beauté
Aux traits jolis et réguliers,
A la bouche en cœur adorable,
Au petit sourire agréable
Et aux fossettes à tes joues lisses
Où l'eau de pluie doucement glisse.

Tendre fillette encore candide,
Quoique parfois un peu perfide,
Aux amants jeunes exposée
Qui veulent de toi plus qu'un baiser,
Rêvant à ce corps mignon, fin
Qu'un jour tu dévoileras enfin
Au gars qui te rendras heureuse
Et dont tu seras amoureuse.

Exquise fraîcheur du printemps
A l'âge des émois charmants,
Jolie fille pleine de promesses,
Avenant bouquet de jeunesse,
Garde toujours ta joie de vivre,
Qui du monde brutal te délivre,
Que jamais grimace d'aigrie
Ne remplace ton sourire exquis.

Vingt ans

Ah ! Que n'ai-je encor vingt ans ?
J'escaladera le Mont Blanc :
Ô jeunesse douce ensoleillée,
Printemps, chaleureuses veillées
Loin des adultes ensommeillés,
Des patriarches aux cheveux blancs...

J'ai vingt ans et jambes agiles,
Je mène une vie bien tranquille,
Point d'ennui de l'homme mature,
Je fais corps avec la nature
Et là-haut est un ciel d'azur :
Je suis bien sur ma petite île.

Ah ! qu'il est doux le temps des roses
Où regard sur filles se pose
Sans se poser des questions :
Vingt ans n'est pas âge de raison,
Vingt ans est l'âge des horizons
Où le jeune homme tente et ose.

Je cours, je vole, je nage aussi,
Je n'ai jamais même Patrie,
J'aime la vie, les animaux
Et j'ai des rêves toujours plus hauts
Car demain est un jour nouveau,
Demain est un jour réussi.

Que de balades en forêts !
Tout me semble attrayant et gai,
Je papillonne, je butine,
Rien dans la vie ne me chagrine,
Un grand soleil se dessine,
Je ne sais pas ce qu'est regret.

Et toi vieillard qui me regarde,
N'attrape pas ma main, prends garde !
Efface-toi de mon chemin !
Temps vermeil n'est pas pour demain,
La canne en bois ne me vaut rien,
Eloignez-vous vieille camarade.

Les saisons de la vie

Le printemps est un jeune qui court dans la nature
Et va chercher une fille pour une belle aventure ;
Ses jambes sont agiles comme le daim au bois,
Il a le cœur qui bat pour une douce proie ;
Le vert est sa couleur comme la jeune pousse,
Le printemps dort joyeux sur un beau lit de mousse.

L'été est un adulte courageux et costaud,
Il a fait naître un jour des enfants qui sont beaux,
Sa couleur est le jaune comme un soleil radieux ;
Solide comme le roc, la fierté dans les yeux,
L'été est un bel homme qui a trouvé sa voie,
Qui marche vaillamment sur un chemin tout droit.

L'automne est un grison qui a perdu jeunesse
Mais qui n'est pas encor au seuil de la vieillesse,
Le rouge est sa couleur et il perd ses cheveux,
Des rides sur le visage le rendent moins joyeux,
Il marche plus lentement sur les petits chemins
Mais il a su garder du courage pour demain.

L'hiver est un vieillard à la drue barbe blanche
Semblable à neige épaisse. Il a le corps qui flanche ;
Une canne à la main, il marche comme tortue,
Se retourne parfois comme un homme perdu ;
Le blanc est sa couleur, dans ses veines plus de sang,
Sur la route rétrécie ne sait ce qui l'attend.

Le Temps

Il met la neige à ses cheveux,
Ternit le brillant de ses yeux,
Place une ride au front parfois,
Il sent l'hiver, il sent le froid,

Il le transforme, il l'avachit
Et grand, il redevient petit.
Il fond ses muscles, il fond sa chair,
Sa dureté le désespère.

Il lui rappelle par ses stigmates
Que malgré que l'homme se batte,
Un jour il n'échappera pas
A la fin qui lui tend les bras.

Ô le Temps pourquoi t'acharner
Sur l'homme. Affreux sablier !
Hier encor, il était beau
Dans ses habits de jouvenceau.

Hier encor, les demoiselles
Et souvent même les plus belles
Étaient sensibles à son charme,
A ses plus tendres armes.

Hier encor, les jolies filles
Ne se sauvaient pas comme anguilles
Quand il les approchait de près,
Que des mots doux, il leur disait.

Aujourd'hui et c'est malheureux,
Les filles le regardent si peu
Et préfèrent de loin l'Apollon
A lui : homme quelque peu grison.

Pourquoi lutter contre le Temps ?
Nul n'est de poids contre un titan.
Au-delà des beautés du corps,
Restent d'autres attraits encor.

La mort et les puissants

Si la mort me démembre un jour d'hiver glacé,
Je partirai tout seul pour un autre décor,
Je ne serai plus rien et plus cet homme fort
Que durant toute ma vie je crus avoir été.

Car on est un enfant lorsque la gueuse arrive :
Femme longue et affreuse en décomposition,
La camarade victorieuse dans toutes ses actions
Conduit l'homme puissant dessus une autre rive.

Pourquoi accumuler autant de ces richesses ?
Elle vous prendra tout : la gloire aussi vos biens ;
Quand vous la trouverez, vous ne serez plus rien :
Jadis un grand bourgeois puis la grandeur qui cesse.

J'en connais de ces grands qui ont tant amassé
Et chacun les révère : on se met à genoux
Mais à l'heure du trépas, ne reste rien du tout :
Ô grands revêtus d'or vous serez effacés.

La mort lombric

Ah ! L'horrible animal qui rampe sous la terre :
Long, visqueux et mou qui nous vient de l'enfer,
Chétif oligochète, affreux ver aux anneaux
Qui se tortille gras, nu et sans oripeaux ;
Il n'est point en ce monde d'animal moins beau
Qui nous fait sursauter et tant nous désespère.

Triste sire sans yeux au vilain corps difforme,
Dès que l'on l'aperçoit, on voudrait une gomme
Pour effacer la bête hideuse à effrayer ;
Tout un chacun qui passe, aussi le jardinier
Car l'horrible machin collera à ses pieds
Sorti de nulle part avec sa drôle de forme.

Car vous êtes la mort sous ce masque modeste,
Monstrueux annélide, êtes pire que la peste ;
Fuyez femmes et hommes quand vous voyez sortir
Ce petit être infâme, attendez-vous au pire ;
Le vieillard le sait bien et pousse son soupir ;
L'écraser ? Impossible ! Quelque chose de lui reste.

La mort vous aura tous et vaste est son empire ;
Sous les grands cimetières, elle rampe son avenir
Et mange l'animal, l'être humain et la fleur ;
Son royaume en ce lieu est de peine et de peur,
Elle éteindra la vie et la noiera de pleurs
Et le hideux lombric se tordra de rire.

Olivier BRIAT